

Rébecca Brocardo

Le *K* de Kismet

Couverture : « La trame » de Régis Eloi

ISBN : 979-10-359-1708-1

© 2019 Rebecca Brocardo

Tous droits réservés

« Les humains affirment que le destin n'existe pas mais agissent comme si c'était le contraire, parce qu'ils croient que leur vie doit avoir un sens. Et s'ils se mettent à créer eux-mêmes du sens, à quoi servira-t-on ? »

D'un créateur à son modèle

Prologue

LE POINT D'INTRICATION

ALERTE ENLÈVEMENT

João, trois ans

Lucas, cinq ans

Kidnappés sur la plage de Barra de Tijuca le matin du 11 avril 1985

Type *moreno claro*, vêtus de shorts bleus et tee-shirts blancs.

Description des ravisseurs : deux Afro-Brésiliens, âge environ trente ans, grande taille, avant-bras tatoués, dans voiture tout-terrain noire.

Si vous localisez les enfants ou les suspects, contactez la police de l'État de Rio de Janeiro.

Tamara

L'ODYSSEE

« Les arrêts formés par le destin sont seuls indissolubles. »

Les affinités électives, J. W. Goethe

Le souffle coupé, je franchis le pas qui sépare le trottoir du vestibule et le monde de son monde confiné dans de vieilles tentures qui absorbent le son et la lumière. Je referme la porte derrière moi pour me retrouver au pied du mur, nez-à-nez avec la femme à l'amphore de faux marbre. Je retiens ma respiration, savourant ce silence amical et le souvenir de celle qui va me recevoir ; elle a introduit des pianos thérapeutiques dans les hôpitaux, soigné des dommages irréversibles, ressuscité des voix, des vocalises, des vocations. La première fois, trop excitée à l'idée de la rencontrer, j'avais dû redescendre lire les instructions sur la plaque dorée : Dr. Agnès F. ORL et phoniatre, au fond de la cour, hall B, 2^e étage. Il m'arrive de me perdre encore.

Dans la salle d'attente, un homme tapote un rythme sur la table basse en suçotant des pastilles. J'ai vu sa photo en couverture du dernier Mondomix — une star du raï ? Je prends place en face de lui, vaguement irritée par sa présence, à ne pouvoir m'empêcher de le dévisager ou de baisser la tête dès qu'il relève la sienne. Je finis le nez dans mon téléphone à relire tous les messages de soutien de mes proches et de Lalie qui veut juste foutre le camp. J'entreprends d'écrire

un mot à mon amie lorsqu'Agnès surgit, parée de ses talons, lunettes et pics dans le chignon banane : « Tamara Vassilika ? »

Je déambule sur la pointe des pieds devant la spécialiste.

— Asseyez-vous sans croiser les jambes, je vous prie, laissez circuler l'énergie. Comment vous sentez-vous ?

J'aurais dû commencer par là : j'ai perdu ma voix. Mon instrument de travail que je considérais comme un don du ciel m'a disloquée par ses silences ; quand j'ouvre la bouche je n'entends plus qu'un bêlement énervé de chèvre rétive.

— Je crois que j'ai besoin d'une nouvelle intervention.

— Cessez de ruminer, dit-elle en basculant sur son siège. C'est inutile, vos cordes vocales sont impeccables. Comment se passe la rééducation ? Allons, montrez-moi quelques exercices d'échauffement. Debout !

Je m'exécute, en bon petit soldat. Je connais la suite par cœur : inspirer par le ventre, le tronc et la tête droits, réveiller le diaphragme en soufflant sans éteindre la bougie, maîtriser les résonateurs, tout en rondeur.

— Soulevez les pommettes... étirez encore sur les côtés... voilà... laissez passer un filet d'air, allez, faites-moi vibrer ces lèvres... plus fort... vous êtes trop raide... Bâillez, essayez de vous détendre. Stop ! Ne prenez pas trop d'air, relâchez-vous. Chantez-moi plusieurs *a* et *o* d'affilés, exagérez-les au maximum. Décontractez cette mâchoire ! Vous êtes stressée ?

— Je ne sens plus rien, articulé-je en me renfrognant.

Agnès me fixe d'un œil bienveillant tandis que je refoule un sanglot. Dans un genre de visualisation accélérée, un *flash* comme on dit, je me figure des cantatrices : plein de cantatrices viennent déverser leurs angoisses sur son bureau. Elles sont toutes moi.

— Où avez-vous la tête ?

— Je devrais me reconverter...

— Écoutez-moi plutôt : vous avez tout misé sur Nabucco pendant trois ans, vous êtes épuisée. C'est tout ! Vu comment cela s'est terminé,

vous ne devriez songer qu'à vous reposer. En conséquence je vous interdis de chanter mais je vous interdis aussi de penser à autre chose.

J'essaye d'arborer l'air désinvolte qui me couvre quand je me sens prête à m'embraser.

— Voilà ce que je propose, reprend Agnès. Vous êtes au chômage technique ? Partez ! Profitez de ce répit pour faire une pause, aller à la rencontre d'autrui. Ne reprenez les exercices que lorsque le cœur vous en dit ; surtout, ne forcez pas votre voix ! C'est peut-être le moment de reconsidérer ce voyage initiatique ?

— Un voyage ? Ça ne ferait que déplacer le problème !

— Votre timbre raconte que vous êtes déprimée et que vous avez besoin de vous retrouver. Souvenez-vous de ce tsunami qui a ravagé l'Asie, il y a trois ans...

Le tsunami, oui, bien sûr... comment l'oublier ? Comment oublier ce cher Giacomo, mon vieux professeur de chant que je croyais en vil-légiature dans la maison familiale du lac d'Orta ? Il avait péri dans une vague pire que scélérate, une traîtresse, une vicieuse, sur une plage bien loin de l'Italie. J'étais révoltée mais contre quoi ? Rien n'avait pu absorber cette colère sans objet, présage funeste pour la tournée Nabucco qui de surcroît m'empêchait de digérer l'information.

Giacomo avait toujours cru en moi. J'étais le nouveau prodige, comblée par les ovations du public chaque fois répétées. « L'opéra a trouvé son étoile montante, un rien altière, pourvu qu'elle n'explose pas trop vite » avait écrit un journaliste de *Match* peu inspiré. Qui s'en souciait ? Je donnais de la voix, pas des interviews — jusqu'à la dernière représentation...

Agnès toussote. M'a-t-elle vraiment suggéré de retourner là-bas ? Je proteste :

— Voyons, ce n'est pas dans mes plans.

— Quels plans, Tamara ? L'aphonie ? Votre corps dit *non*. La Thaïlande et l'Indonésie sont très en vogue, vous savez... Alors n'oubliez pas de m'écrire !

Agnès se lève à son tour, me signifiant que la consultation est finie.

Quand je sors, bien que déconfite, je me sens mieux. Une voie s'est ouverte et quelque chose en moi bascule vers cette perspective. C'est la méthode d'Agnès : une bulle de bonheur à garder toujours avec soi. Le souvenir d'un instant heureux dans les moments difficiles. Un mot-bouclier pour contrer les assauts des pensées négatives. « *Al tempo !* », c'est celui que j'ai choisi pour remettre mes idées au pas.

D'habitude j'aime flâner autour du Trocadéro mais cette fois je me précipite dans un taxi. Voyager. Quitte à aller mal, autant régler cette affaire tout de suite.

— Alors, elle va où la princesse ? demande le chauffeur hilare à son rétroviseur.

— Qu'est-ce qui vous prend ? m'indigné-je.

— Oh là on ne s'énerve pas madame, je rigole c'est tout, rapport à vos vêtements. Enfin quand même votre chapeau là, on dirait qu'une plante a poussé dessus !

Je hausse les épaules poliment pour ne pas altérer aussi mon rapport au peuple.

— C'est un ensemble velours frappé, dis-je avec une nonchalance feinte. On me l'a offert lors de mon dernier Nabucco. Un hommage à Sarah Bernhardt, mon idole.

— Vous êtes actrice, c'est ça ?

— Chanteuse. J'aurais pu devenir une grande cantatrice, soprano colorature...

— Comme elle ?

Il augmente le volume de la musique et je reconnais la voix de Luis Mariano remixée dans une de ces modernités radiophoniques, en duo avec une chanteuse bien actuelle : Shakira. Tandis que le chauffeur entonne un étonnant *Mexico* avec un accent de banlieue nord immédiatement repris par la naïade à la mode, je rédige un message pour Lalie. « Afin d'éviter l'extinction totale et définitive, ma phoniatrie m'a ordonné de prendre des vacances au chaud. On se retrouve pour un déjeuner à Bangkok ? À nous les palaces d'Asie ! »

Cette aventurière projetait de quitter son emploi et son Brésil à cause d'un changement de direction dans son journal. Quelque part il

nous arrive un peu la même chose, si bien que je l'ai persuadée de temporiser sa décision : on n'agit pas sur un coup de tête ! Elle a donc accepté de s'accorder une pause réflexive chez moi le temps de ma convalescence ; chez moi ou avec moi, qu'est-ce que ça change ?

Le taxi me dépose à Montmartre. Niveau performance il est passé de Mexico au 9-3 mais d'autres éclats de voix attirent mon attention. Dans un monticule de cartons, un clochard brandit une bouteille et traîne sa compagne par les cheveux, laquelle se dégage et s'éloigne en geignant, pareille à un chien. Voilà ce qui se trame au pied du Sacré-Cœur. *Al tempo !* La vie a son propre rythme... Mon téléphone vibre, c'est Lalie : « Aller-retour ou aller simple ? Pour les palaces, hors de question : nous partirons sur les routes avec un sac à dos. »

*

Je consens à voler sous la menace mais je n'ai jamais aimé prendre l'avion. Juste avant qu'ils ne s'écrasent, quelles peuvent être les dernières pensées des passagers ? Quelques sièges plus loin, le rire d'un enfant m'apporte un peu de paix. Si j'avais un enfant, comment lui expliquer ce monde ? Il grandirait à la campagne ou sur une île, à peine plus grande que celle du lac d'Orta, loin du bruit de la cité. Mais il n'y a pas d'art majeur dans ces endroits. Il faudrait changer tous les codes, amener l'opéra hors de la ville — et un peu de gaieté dans mes pensées. La cité asservit l'humain, les coins des villes sont peuplés de pauvres gens. Étaient-ils moins seuls avant ? Peut-être un fou errait-il en public, un itinérant, un homme de Dionysos qui représentait le chaos et canalisait les forces pulsionnelles. Aujourd'hui, on apprend les valeurs du chacun pour soi. Et si je ne réussissais plus jamais ces trilles, ces sauts, ces appogiatures parfaits ? Combien d'heures, combien d'années passées à développer ma technique vocale ? Que dirait Giacomo, à qui je dois mes premiers engagements ? Convaincu de mon talent, il m'appelait déjà « La Vassilika » ! Heureusement qu'il est mort... *al tempo !* Que sa joie demeure, qu'elle lui survive !

On atterrit enfin à Bangkok. Sitôt passées les formalités consulaires, mon prénom retentit dans le hall des arrivées : Lalie m'attend, belle comme un cœur avec son sourire du Brésil aux lèvres. Ses bras me retiennent pour un petit examen visuel : « Toujours aussi chic ! T'as

oublié ta destination ? » Je la rassure, je n'ai emmené qu'une seule tenue normale, pour le reste j'ai suivi ses recommandations : des vêtements de routard que j'ai achetés au Vieux campeur. D'un commun accord, on embarque à bord d'un petit avion à destination de Chiang Mai. On a envie de rendre un hommage spirituel : moi aux morts, elle aux vivants, dans un berceau du bouddhisme. Lalie est une amie d'enfance, complice d'une époque où, sans portable ni internet, les trottoirs et les jardins de la ville constituaient nos terrains de jeu. Son père m'apprenait des chansons brésiliennes en grattant sa guitare. Carlos a été le premier à m'insuffler l'idée de prendre des cours de chant. *Uma voz de ouro !* s'exclamait-il. Une voix en or !

« Et cette voix, toujours merdique ? » demande Lalie tout en étudiant notre guide à la recherche d'une auberge pour la nuit. Comme je tarde à répondre, elle ajoute : « Bon. On est en vacances, on va se redonner la pêche ensemble. D'ailleurs je t'en dois une : tu sais que sans toi, j'aurais sûrement déjà tout gâché en démissionnant. » Devenue journaliste, Lalie a quitté Paris pour jouer les redresseuses de torts au Brésil où elle a dû revoir sa copie par manque de soutiens. Aujourd'hui, elle a besoin de quelque chose de reposant, de l'ordre de la communion silencieuse. Comme elle dit, on part à la recherche du nouveau paradigme, toutes voiles dehors.

Chiang Mai. J'aspire une longue bouffée de chaleur moite. Le nez collé à la vitre d'un taxi, de Rio à Tel Aviv, j'ai toujours aimé être prise au piège d'un paysage inconnu. Lorsqu'on arrive à l'auberge une tempête tropicale éclate, si forte que le vent emporte tout ce qui n'est pas fixé au sol. Des rafales déciment le feuillage des pauvres palmiers dont je me sens solidaire : bien qu'à l'abri et en sécurité, mes atouts m'ont été arrachés par une force plus grande que moi. Impuissante comme eux, je me sens ballotée par les événements. On se couche dans un lit *king size*, sous un roulement de tambours ponctué de violents coups de tonnerre ; un bon bruit pour ne pas ressasser les problèmes. Lalie s'endort presque aussitôt, à croire qu'on s'habitue aux orages là-bas, au Brésil.

Le lendemain, un soleil radieux nous fait oublier la guérilla céleste de la nuit. Après un bon petit-déjeuner à base de fruits et de crêpes,

l'aventure commence : on se lance à vélo vers la ville. On roule à gauche, mais au premier croisement où l'on doit tourner à droite Lalie hésite, vacille et tombe dans le bas-côté. En se relevant, elle entreprend de lisser son pantalon maculé de boue : « Les congés c'est comme les crêpes, c'est savoureux mais ça commence toujours par un raté ! Tu passes devant ? » On se remet en selle et en route, déambulant au hasard des rues étroites et temples bouddhistes, recueillies quand il faut l'être devant les statues de bronze et les bonzes en cire. De fins rubans colorés serpentent dans les arbres, volatiles, à la recherche de la joie ; quel autre sens leur donner ? La contemplation esthétique du vide ? Ça y est : je m'ennuie déjà.

*

Nos improvisations à la recherche de notre lieu de méditation idéal nous mènent en quelques jours à Mae Salong, un village de montagne bucolique où quelques vieillards efflanqués fument de l'opium accroupis au bord de la route, comme dans les romans de Malraux. Comme dans les romans, je dois me débrouiller pour me laver avec un filet d'eau dans une auberge plus que rustique. Enfin, je m'étends de tout mon long sur une couche avec mon livre de voyage : l'*Odyssée* d'Homère, ce qui a pour effet de déclencher la faconde de Lalie :

— Tu lis ça ? Le retour au pays... J'aime assez, malgré le rythme un peu militaire de la poésie. Il paraît que ce livre a tout résumé, tout inventé dans ses vers ailés. L'humanité croit subir l'humeur des divinités de l'Olympe alors qu'elle se mettrait seule en difficulté par son déni, sa colère ou sa démesure, en « outrant le sort » ; quand les hommes se jouent de l'ordre des choses et que ni la morale ni les dieux n'ont de prise sur eux, ils en payent le prix...

— Pourtant, y voit-on vraiment plus clair depuis ? Le destin existe-t-il toujours trois mille ans après l'*Odyssée* ou sommes-nous tous des désaxés ? Moi j'ai l'impression de taper encore à la porte du monde et d'attendre que quelqu'un m'ouvre... Dans les romans d'aventure les héros ont un but ; saurais-tu me dire, à tout hasard, quel est le nôtre ?

— Un but ? C'est si dramaturgique ! Dans la vraie vie, on erre d'une journée à l'autre. En ce moment par exemple, on est plutôt ineffi-

caces... Je n'ai pas encore eu de révélation sur ce que la postérité nous réserve, c'est toi qui m'as rappelée à l'ordre, répond-t-elle posément.

— Est-on bien sûres que le sort des femmes soit identique à celui des hommes ?

— Oui, dans la mesure où les femmes sont des hommes comme les autres. À la différence près que dans ce livre, elles ne sont définies que par leurs rapports aux hommes, pères, frères, maris et amants ; nous, nous sommes libres et avisées. C'est peut-être pour cette raison qu'on ne sait quelle direction prendre, on cherche notre voie ; au moins ne sommes-nous pas comme ces nymphes, pour ne pas dire autre chose, amoureuses transies obéissant néanmoins aux injonctions d'une divinité obstinée !

Lalie représente peut-être Achille, le combattant, tandis que je me retrouve plus dans les traits d'Ulysse ; mais sans objectif, vu que je suis déjà chez moi partout. Alors à quoi dois-je renoncer ? Quel forfait ai-je commis ? Pourquoi faudrait-il traverser l'enfer pour y trouver un passeur ? Tout est affaire de choix et de conséquences : la gloire ou la vie ordonnée ? Je n'ose pousser plus loin le raisonnement et abonde dans le sens de Lalie.

— C'est vrai que ni les déesses ni les femmes ne brillent dans l'histoire : toutes des intrigantes, des séductrices... La Pénélope attend vingt ans qu'Ulysse veuille bien retrouver le chemin de la maison : le beau rôle ! Encore que dans l'*Iliade*, on sacrifie Iphigénie aux dieux pour que tout se passe bien chez les Grecs et sa mère tue son père. Mort prédite par la fameuse Cassandre que personne n'écoute...

— Un don de divination parfaitement inutile ; admettre la réalité des prédictions ne peut arriver que trop tard. Ne réagit-on pas à nos intuitions en les mettant de côté ? En tout cas ce livre démontre une chose : une puissance suffit pour manipuler les masses et tuer en son nom. Ça me rappelle les Indiens et les petits paysans du Brésil, ces gens sans terres et sans droits qu'on assassine comme on abat nos arbres, sans relâche...

— Quel rapport ?

— Non, aucun... En fait, si : pour moi chez Homère ce n'est pas la justice qui nous intéresse mais le destin truqué des personnages,

comment le démiurge se sert des hommes pour arriver à ses fins en créant des rapports entre eux qui leur échappent... Pour le reste, c'est juste un regard... D'ailleurs je trouve que la barbarie, ça n'a rien de poétique contrairement à Ulysse qui, voyez-vous ça, se fait attacher au mât de son bateau pour écouter le chant des Sirènes en mode laissez-moi-souffrir. Le chant fatal... N'est-ce pas bouleversant ? Eh bien c'est surtout mentir, personne ne veut souffrir.

À qui le dit-elle ? Sans ma voix chantée, je ne me reconnais plus, je ne suis plus personne ; j'accepterais tout pour devenir l'une de ces sirènes, même être transformée en personnage de roman ! Mais je suis clouée ici, dans ce monde qui a vu et entendu Sarah Bernhardt avant moi. Tiens, qu'aurait-elle fait dans une telle situation ? Je m'imagine devenir sa contemporaine et chercher à l'approcher pour lui poser la question, et elle de me répondre que cela ne me regarde pas. À mon avis, elle se serait mise au lit : demain est un autre jour.

*

Au petit matin, on gravit plusieurs centaines de marches pour atteindre le temple *Wat Santikhiri* au milieu des collines touffues avec çà et là petites maisons, lanternes chinoises et autels pour les offrandes. Par endroits, le sol s'élève et ondule au-dessus de l'horizon dans des formations karstiques. La végétation, qui regorge d'odeurs, invite moins à la détente qu'à la débauche. J'essaye de jouer le jeu mais pas plus qu'à Chiang Mai je ne ressens le salut du recueillement ; au contraire, je me sens gagnée par une lassitude telle qu'elle m'isole du présent. Ni les insectes du marché, ni les jardins de la reine mère, ni la cendre du ciel ne me touchent. J'observe ces choses sans m'émouvoir, pire, je m'agace que ce couple de hippies avec qui Lalie discute (depuis combien de temps ?) arrive à trouver ce coucher du soleil « lyrique ». Je n'y décèle que formes utilitaires, seule la création est belle... à moins que Dieu soit un artiste ? En réalité, je vis dans mon art si loin des contingences terrestres que tout le reste m'indiffère. La nature est-elle belle ?

Les hippies nous proposent de les suivre à Chiang Rai en descendant la rivière Kok. Je me vois donner mon accord mais incapable de m'intéresser à l'expédition, je commence à ressentir des sentiments

étranges. Tout me paraît insolite : le regard des écolières dans le bus qui nous amène à Thaton, le bruit des ventilateurs accrochés au plafond, ces militaires qui nous questionnent, la couleur de la rivière. Notre *long-boat* s'enlise à plusieurs reprises dans le sable, il nous faut descendre pour dégager le moteur. Des gamins se baignent nus, immergés comme moi dans un brouillard de plus en plus dense.

*

Je dois faire un effort pour rester consciente de la situation : je me trouve à Chiang Rai en compagnie de hippies motivés pour partir en randonnée avec un guide *awesome*, excités parce que ce dernier nous prépare de vrais morceaux d'ananas. Peu après, on se lance dans une marche à travers les collines et les plantations de thé, avant de déjeuner chez les habitants complices d'un village *lisu*. Je ne sais pas combien de temps dure tout ceci, s'ensuit un sentier qui chemine vers une *amazing* cascade. Ce que je vis existe-t-il vraiment ?

« Attention ! »

Soudain, mon cœur se catapulte dans mon ventre à la vue de Lalie qui, secouée de spasmes, menace de dévaler la pente et finit par s'effondrer. Je me rue sur elle, attrape sa tête qui remue d'avant en arrière, yeux exorbités, bouche crispée. Les hippies s'agitent autour de nous, parlent de massage avec du baume du tigre ; le guide court chercher la voiture. J'empoigne mon amie, je me vois lui crier dessus de garder son calme. *Al tempo, al tempo !*

Le guide réapparaît dans sa *Jeep* avec un remède pour Lalie à l'agonie : des gélules de charbon pimenté au gingembre qu'elle avale sans demander son reste. Quelques minutes après elle me regarde enfin ; la sueur et les larmes perlent sur son visage devenu écarlate mais dans le coin de sa bouche je décèle un sourire. D'ordinaire je dois éviter les épices mais je suis trop intriguée pour ne pas manger l'un de ces cailloux miraculeux. Ils ont un goût de terre piquante et laissent du noir sur les dents ; c'est à peu près tous les bénéfices que j'en tire.

Après avoir congédié le guide et les hippies, j'emmène ma rescapée se détendre dans une piscine thermale dont j'avais remarqué le panneau en venant. Lalie s'ébat quelques minutes dans l'eau tiède avant de me regarder bien en face, l'air ravi. Que me prépare-t-elle donc ?

— Ça va mieux ? Que s'est-il passé, au juste ?

— Je ne sais pas, dit-elle en se pinçant les lèvres. Ça ne m'était jamais arrivé avant. Je crois que j'ai mal digéré quelque chose...

Elle fronce les sourcils et m'oppose ses doigts de pieds écartés.

— Quoi donc ?

— Ton absence, je crois. Ça y est, tu ressens des choses, tu es de retour parmi nous ?

— Comment... Tu veux dire que tu l'as fait exprès ? Tu jouais la comédie ?

— Parfaitement, madame la diva ! lance-t-elle. Et tu peux laisser là tes yeux ronds car tu apprendras que je me suis éclatée ! Tu aurais vu ta tête, quand tu t'es mise à flipper... à mourir de rire ! On aurait dit que tu débarquais de la Lune ! Ça n'a pas été facile de rester concentrée, tu peux me croire...

— T'es complètement folle ! Tu te rends compte de la pression qu'on a subie ?

— Ah non, ne fais pas semblant de te soucier des autres. Tu réalises que j'ai mangé des trucs immondes pour te ramener à la réalité ? Je suis peut-être folle, mais toi, ces derniers jours tu as été... *un manque à être*, voilà ! Alors maintenant, soit tu rentres et on se sépare, soit on reste ensemble mais je veux que tu sois là. Tu vas me faire le plaisir d'arrêter de jouer les bourgeoises romantiques et regarder un peu ce qui se trame autour de nous. C'est clair ? C'est *ton* voyage, c'est *ta* mission, assène-t-elle.

Stupéfaite, je sens monter des sanglots que je ravale illico. Elle n'a pas tort, même si elle se trompe sur la raison de mes absences. Ce voyage censé me transfigurer a l'effet inverse, il me désincarne encore plus ; je ne sais plus du tout où j'en suis ! Ai-je bien fait d'écouter Agnès ? Avant, je me passionnais pour un rien, avec une soif de connaissance insatiable, en tout domaine je menais ma barque sans grosse angoisse ni déchirure. Je passais volontiers des heures à travailler ma technique vocale, c'était naturel et facile. Pourquoi ne suis-je plus cette battante ?

— Tu as raison. Je suis déconnectée de tout, comme si on m'avait débranchée de la réalité. Je crois que je viens de vivre une expérience de dépersonnification...

Lalie lève un sourcil moqueur :

— Vraiment ?

— Je vais me reprendre, ajouté-je en m'ébrouant.

À peine sortie des thermes, une longue aiguille me transperce le corps, traversant mon doigt de pied comme si toutes mes tripes y étaient logées. Ça va déjà mieux, dis-je au bord de l'évanouissement, celle-là je l'ai très bien sentie ! Puis ne sachant s'il fallait pleurer ou non, je me mets à rire à chaudes larmes. Lalie me serre contre elle, m'embrasse doucement et finit par tenter d'extraire l'aiguille avec les moyens du bord. Des gens offrent leur aide mais elle refuse, sous prétexte que je mérite ce qui m'arrive.

*

Un vent chaud et humide souffle sur la région des trois frontières dite du « triangle d'or ». En face, la Birmanie et le Laos. On longe le fleuve en conduisant des scooters à la manière locale que je ne trouve pas très bouddhiste ; sauf pour l'idée où mourir ce n'est pas grave en définitive puisqu'on est réincarné après. La vitesse me soulève et chasse la peur de l'imprévu, de l'avenir et du chaos ; si tant est qu'on puisse les fuir. Le fil de mes pensées ne reprend qu'à l'arrêt, à l'endroit où je les avais laissées. J'en suis là, à grignoter des petites bananes sucrées debout face au Mékong, lorsqu'une impression d'avoir trouvé la paix me saisit et m'abandonne presque aussitôt.

C'était au beau milieu des fêtes de fin d'année... Je me souviens de ce moment où, pensant que j'allais m'étrangler sous l'effet d'une émotion dévastatrice, barrage qui retient un flot trop violent ou trop longtemps contenu, j'ai failli quitter la scène en pleine représentation sous l'œil effaré de Nabucco, dans les jardins suspendus de Babylone ; et le public de frémir quand j'écorche le chant final. Remonterai-je un jour sur les planches ? *Retourne, peuple d'Israël, construire un nouveau temple*. Je ferme les yeux. Non, je ne penserai plus à tout ça, même si penser à ne pas y penser m'y fait penser. Derrière moi, Lalie gesticule au bord de la route pour que quelqu'un relance son scooter à

l'aide du kick. J'attrape l'engin et lui donne un coup de pied si violent qu'il démarre du premier coup.

*

La ville nous engloutit dans un tourbillon surpeuplé qui nous emporte de marchés en temples au nombre desquels le Wat Pho, dressé dans la brume avec ses petits arbres poseurs, ses statuettes fanfaronnes et son Bouddha géant. On fait une escale à Bangkok, où la pollution dispute à la nuit sa couleur violacée. Au beau milieu du vacarme, Lalie prend des nouvelles du monde en enchaînant les *Singha beers*. Moi, j'essaie d'émettre quelques notes à la façon de Giacomo mais elles restent bloquées dans ma poitrine, à l'exception des plus graves.

Élégant, tragique, Giacomo était un peu plus que mon professeur... mon maître ? Je n'ai pas envie de voir la plage où il a disparu : il y a un spectacle que je ne veux pas donner. À Khao Lak et à Patong, les traces du drame ont été effacées et les hôtels reconstruits. Il paraît que seuls les touristes vont encore commémorer leurs morts. Les leurs, les Thaïs n'en parlent plus, préférant aller de l'avant. À quoi servirait de marcher sur ses pas ? Giacomo a disparu, il vit dans ma tête parmi mes idoles. La femme qui me masse les pieds me raconte en anglais qu'il existe un endroit dans l'ouest où vivent des éléphants avec leur famille d'humains, réagissant à la voix d'un enfant — un *mahout* — qui leur parle en thaï. Ils se baignent dans un lac orné de collines ciselées, jouent à s'envoyer des jets ou à plonger, puis tout le monde se retrouve le soir, chantant autour d'un festin de coupes de bananiers, cannes à sucre et ananas.

Lalie ne veut pas entendre parler d'exploitation animale, pour elle c'est la torture assurée ; aussi je lui suggère de s'en tenir à aller voir la mer. Elle écoute à peine, fébrile parce que le Brésil aurait encore sacrifié un pan d'Amazonie plus grand que l'État de Rio de Janeiro à des compagnies minières étrangères et pas moyen d'avoir une connexion internet digne de ce nom pour vérifier l'info. Elle vocifère que l'Amazonie devrait être classée patrimoine mondial du vivant, intouchable et sacré ! Rattrapée à son tour par je ne sais quelle

déréalisation, elle passe la soirée à chercher du wifi dans tout le quartier pour y glaner d'autres détails.

*

— Fernando m'a écrit, dit Lalie en griffonnant des notes sur ses lectures.

— Qui ça ?

L'avion pour Phuket tangué dans les nuages. Une secousse me rapproche d'elle.

— Fernando, mon rédac-chef. Il dit que j'ai dépassé les bornes en prolongeant mon congé. Il ignore que je voulais tout plaquer la veille de mon départ.

J'ai une pensée pour Agnès interrompue par un trou d'air. Avant, quand je rêvais à la mort, c'était toujours dans l'habitacle de l'avion où j'avais confiné mon corps et ma vie. Là, je reste zen, comme si celui-ci n'était qu'un décor. Ce voyage produit tout de même quelques résultats !

— C'est quoi ? Un genre de contremaître ?

— En quelques sortes. Depuis qu'il est passé directeur de la publication, il se sent pousser des couilles.

— J'espère que tu n'auras pas trop d'ennuis... tu ne regrettes pas d'être venue ?

— Au contraire, tu plaisantes. Et puis s'il continue à me prendre pour son esclave c'est moi qui vais les lui créer, les ennuis.

— Oui. On les emmerde, tous ces gros cons.

Elle me regarde, accent circonflexe sur le front. Eh oui, je vole, je migre, je mute et me confronte à la nouvelle Tamara. Finies les bonnes manières ! Cette virée me transforme. Moi aussi je me sens pousser des ailes, pourvu qu'elles ne me lâchent pas en plein vol.

Lalie se perd dans ses rêveries et finit par s'endormir. Je retire doucement le livre ouvert entre ses mains : *L'homme qui voulait être heureux* de Laurent Gounelle. Une phrase soulignée deux fois se détache de la page : « Suivre sa voie afin de pouvoir ensuite se réaliser pleinement, c'est parfois comme de gravir une montagne : tant qu'on

ne l'a pas fait, on ignore que les efforts que cela exige accentuent la satisfaction que l'on ressent à l'arrivée. Plus les efforts sont grands, plus intense sera le bonheur, et plus longtemps il restera gravé en nous. »

— Tiens donc... murmuré-je.

— Attention avec ça, tu pourrais le prendre au premier degré, dit Lalie sans ouvrir les yeux tandis qu'on se prépare à atterrir.

*

Elle a choisi les îles Similian, réserve naturelle où l'homme n'a pas encore tout saccagé, pour lâcher prise et entrer en communion avec la nature. C'est la Thaïlande rêvée : plages de sable d'un blanc immaculé, mer maternelle, terre et ciel teintés d'une panoplie de couleurs chatoyantes. Un paysage de cinéma ou de paradis, que seuls les cris des touristes chinois et russes viennent gâcher. Après leur départ, c'est le calme absolu. On dort à la belle étoile malgré la présence de serpents. Comme dans l'avion, je suis détachée de la possibilité de la mort. *Tant qu'on ne l'a pas fait, on ignore que les efforts que cela exige accentuent la satisfaction que l'on ressent à l'arrivée.* Elle avait raison, la satanée phrase prend racine.

J'ouvre grand les yeux. En reconnaissant quelques étoiles j'ai la sensation de briller un peu en retour, comme si l'univers se regardait à travers moi. Là, Orion, à côté, les Gémeaux. Mais déjà Orion disparaît sous l'horizon, fuyant le Scorpion à l'autre bout de la voute céleste. Une des étoiles de la constellation du Scorpion est assez proche : sa lumière a mis vingt-trois ans pour nous parvenir. En la regardant nous pouvons imaginer le monde tel qu'il était alors. Que s'est-il passé il y a vingt-trois ans ? Dans le silence de notre retraite, j'essaye d'entendre *la* parole.

Je ne recueille que celle de Lalie qui s'anime et soupire : elle ne veut pas se laisser bercer, elle préfère retourner se fracasser dans cette « civilisation » qu'elle abhorre. Selon elle, tous les pays du monde devraient s'entendre pour réduire la natalité, interdire le plastique et protéger d'urgence les espèces vivant encore en anthropocène car la situation des ressources planétaires est irréversible : l'humanité, après avoir atteint son apogée, court à sa perte. Comme elle ne peut plus